

Le rire d'Anne Élane Cliche

Rebecca Leclerc

Number 270, Fall 2019

La partie essai : Théorie et création littéraire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92250ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leclerc, R. (2019). Le rire d'Anne Élane Cliche. *Spirale*, (270), 49–51.

Le rire d'Anne Éléine Cliche

Il serait presque facile, en ce qui concerne Anne Éléine Cliche – écrivaine et professeure à l'Université du Québec à Montréal – de circonscrire l'analyse des contaminations entre sa pratique essayiste et sa pratique littéraire à quelques mots-clés, je pense à « bible », à « imaginaire », à « judaïsme », à « psychanalyse ». S'entremêlent notamment ces concepts dans les titres de ses publications, qu'elles soient roman ou essai : *Dire le livre*, *Tu ne te feras pas d'image*, *Jonas de mémoire*, *La sainte famille*, *Mon frère Ésaü*, *Le désir du roman*, *Poétiques du Messie : l'origine juive en souffrance*. Mes premiers instincts, pour l'analyse, me dictaient cette marche à suivre précise et, sans grande originalité, j'ai essayé de confronter les essais aux romans. Voir les points de contact, lire ce qui survit de l'un dans l'autre, comprendre ce qui se dépose sur la mince ligne qui sectionne les deux genres. Je voulais montrer comment les théories de Cliche sculptaient ses romans, comment ses romans habitaient ses essais, enfin comment les essais et les romans habitaient ses salles de classe, tels de petits fantômes, de petits monstres aux langues fendues qui paralysaient les étudiantes et les étudiants de ma classe de LIT1565 – « Littérature et psychanalyse » – à l'hiver 2018. M'inventant chiromancienne, je croyais découvrir entre les lignes des livres d'Anne Éléine des réponses à des questions qui me pétrifiaient depuis longtemps. Peut-être parce que j'ai été son étudiante, à l'image de celles décrites dans *La sainte famille*, celles qui placent l'enseignante « à la place épidermique de [la] reconnaissance, espérant sans doute qu'à force de sécréter de la carapace, le corps qu'[elle est] finira bien par [nous] habiter. » Une de celles à qui elle dédie, avec insistance, son essai *Dire le livre*, « *Obstinément, à mes étudiants* » et ses *Poétiques du Messie* : « *À la bonne heure ! Et à tous ceux qui étudient.* » Une de celles qui, assises au premier rang du local morne du pavillon Judith-Jasmin, à l'UQÀM, recevaient sa parole, tous les mercredis soir, impatientes de tester les limites de leur compréhension des textes de Freud devant les analyses immenses qu'elle allait, assurément, défendre. Une de celles qui s'en voulaient de ne pas rire aux blagues qu'elle nous racontait, parce que trop sibyllines, trop impossibles à saisir depuis un minuscule bagage de savoir universitaire, depuis des lectures effrontées et désinvoltes de *L'inquiétante étrangeté* ou des *Séminaires* de Jacques Lacan. Une scène de *La sainte famille* le résume bien, quand Anne, une enseignante de littérature à l'université, s'adresse à sa classe : « *Il me semble que les questions ont été, jusqu'à présent, clairement énoncées. Je vous les résumerai donc en une seule : Où est la peau en littérature ? (Bizarrement, personne n'a ri.)* » Personne ne rit jamais, ni dans les classes d'Anne, ni dans les classes d'Anne Éléine Cliche.

L'opacité de
l'écriture et de
l'enseignement
d'Anne Éline
Cliche est un
symptôme, je crois,
de cet attachement
à une tradition
littéraire décalée
d'avec l'institution
néolibérale
et élitiste
qu'est devenue
l'université.

LA PEAU

Les livres d'Anne Éline Cliche m'échappent, se dérobent à mon sens, glissent de mes mains maladroites à mesure que j'essaie de les happer. Harpon brisé, armes fatiguées : plus je lis, moins je comprends. Ses cours m'échappaient, eux aussi. Je relis avec amusement mes notes, prises en cours, je me vois écrire frénétiquement tout ce qu'elle disait, pénétrée d'épiphanies limpides et claires. Je me souviens d'être touchée par de nouveaux savoirs, animée par des impressions naïves qui s'éteignaient aussi vite qu'elles étaient apparues lorsque j'essayais de résumer, *a posteriori*, lesdites notes : « *Aucun des mots (concepts) du rêve ne représente son sens "normal" (?), il vient représenter dans une chaîne signifiante, le signifiant agrippe le désir du sujet dans une chaîne de signifiants, les processus primaires c'est ce que Freud a mis à l'œuvre dans les pensées du rêve.* » L'examen venait. Je réalisais que je n'étais pas en mesure d'expliquer ne serait-ce qu'en partie le fonctionnement du signifiant dans la théorie freudienne, que je n'avais absolument rien compris de ce qui m'avait été transmis, que la parole de l'enseignante avait rebondi sur mon corps, ma peau, mon esprit, pourtant cent fois réceptifs. Je n'étais pas la bonne destinataire. Mais qui était-ce, alors ? À qui parlait Anne Éline Cliche, si je ne l'entendais pas malgré ma volonté franche de la recevoir, malgré mon désir d'obéir à la mystérieuse « Loi » qui sert d'ossature au *Désir du roman*, à *Dire le livre*, à son enseignement ? Quelle loi ? Elle répond implicitement, dans ce dernier ouvrage, en demandant : « *Sait-on vraiment ce que veut dire "étudier" ? Étude, en hébreu, se dit Talmud. Il faut aller voir ce qui se passe là-dedans [...]. Rien à voir avec ce que l'on pourrait penser : leçons, devoirs, obéissance aveugle, choses à apprendre et à recracher, mauvaises notes, bonnets d'âne, etc.* » Éclat de rire dans la stérilité du sens, le Talmud, souligne Cliche dans le même ouvrage, est « *en effet ce livre ouvert, infini, livre du commentaire et de l'étude des lois et des prescriptions bibliques – de la Torah* ». Sorte de lieu où la parole peut se construire, il entreprend la recherche d'une éthique du « dire », « *une définition impossible du "bien dire"* »... Quand Anne Éline Cliche offre « *obstinément* » son *Dire le livre* « *à [ses] étudiants* », quand elle dédie les *Poétiques du Messie* « *à tous ceux qui étudient* », elle ancre son adresse dans le manque. Car personne, ou presque, ne peut satisfaire aux exigences et à la rigueur talmudique qui sous-tend ce signifiant : « étude ».

L'ADRESSE

L'opacité de l'écriture et de l'enseignement d'Anne Éline Cliche est un symptôme, je crois, de cet attachement à une tradition littéraire décalée d'avec l'institution néolibérale et élitiste qu'est devenue l'université. Oubliant cette réalité – qui oblige aux leçons, aux devoirs, aux « *choses à apprendre et à recracher* » –, les livres de Cliche agitent le grand corps universitaire en ramenant ses activités les plus banales à une véritable portée de croix. Les livres exigent des lectrices et des lecteurs ce que l'enseignante exige de ses étudiantes et de ses étudiants, soit un éveil qui serait imperméable au fonctionnalisme scientifique du système scolaire. Je ne compte plus les étudiantes et les étudiants, autour de moi, qui s'attristent de ne plus aimer lire, qui constatent avec amertume que leur baccalauréat les a vidés de passions, de désirs. Celles et ceux qui, pourtant, aimaient tant Flaubert ! Flaubert, leur baccalauréat en littérature s'est chargé de lui trancher la tête, et l'assassinat, traumatique, les empêchera à l'avenir d'approcher tout bouquin ayant une connotation « intellectuelle ». Devenues phobiques, la lecture et l'étude comme les défend Anne Éline Cliche sont étouffées par les systèmes

de notation, d'évaluation, par les horaires surchargés, par les dispositifs magistraux des cours qui évacuent, consciemment ou non, la volubilité et l'intelligence du texte en tant qu'il est texte, pour le dire avec Anne, dans *La sainte famille* : « *Ils ne savent pas qu'ils ont déjà commencé à recevoir, alors ils demandent du sonnant, des points, des récompenses, des petits signes. Non pas l'amour (ils ne le voient pas) mais la preuve d'amour, immédiate.* » On a la tête martelée de coups : il faut lire, écrire, étudier, comprendre, assister à ses cours, faire du sport, garder la santé, ne pas céder, ne pas s'oublier. Cette mythologie est nourrie par le bâtiment lui-même, sur les murs duquel pullulent maintes invitations à des conférences, des colloques, des midis-rencontres-découvrez-vos-profs, des journées d'étude, des séminaires informatiques, des ateliers sur la prise de notes et la santé mentale. Les professeurs et les professeures rappellent l'importance d'assister à ces événements, pour voir ce qui se fait dans la recherche actuelle, qu'ils disent, pour se mettre au courant de ce que font nos pairs, nos collègues, pour connaître et reconnaître certains visages, pour nous serrer la main, nous sourire vainement, discuter de nos parcours, résumer nos mémoires et nos thèses en deux ou trois phrases qui feront état de manière juste assez complexe de nos problématiques de recherche, nous verser du vin blanc pour ne pas avoir les dents rouges, nous en reverser en espérant que personne n'ait remarqué, nous dire au revoir, rentrer. Ne pas avoir envie de lire. Oublier que nous avons, à notre disposition, une conception de l'interprétation qui nous amènerait à nous connaître nous-mêmes. Anne Éline Cliche n'oublie pas : et quand ses romans racontent, ses essais demandent... et l'enseignante attend, car, comme elle l'écrit dans *La sainte famille*, « *la loi est sans corps, et nous avons sept mois pour comprendre.* »

LIRE

Anne Éline Cliche m'a, néanmoins, appris à lire. Elle m'a appris à discerner les agonies et les refoulements du texte, elle m'a montré comment l'écriture est le véhicule d'une autosuffisance et d'une autonomie qui lui sont propres. Apprendre à lire, oui, à s'immerger dans le sens, à écouter les mots, les lettres, les silences, les redondances. Devenir familière avec ses essais éclairés, du moins en partie, l'ambivalence qui fait de son écriture et de son enseignement des choses si complexes : car coincée à la gorge par les rouages d'un dispositif institutionnel qui s'acharne à nous passer au moulinet, Anne Éline semble continuer de croire. D'ailleurs, elle écrivait, en 2012, que les professeurs et les professeures sont des « *créateurs de sens* », insistant sur l'importance, pour eux, de faire « *acte de recherche* » au-delà des subventions, des primes de marché : « *Ce qui constitue normalement pour des étudiants une part de leur formation que de participer à un groupe de recherche, est devenu, du fait de la rémunération de certains étudiants du groupe [...], un apprentissage qui participe de la désintégration de la collectivité dans la mesure où ces étudiants deviennent [...] des facteurs de cette légitimation par financement surajouté.* » Elle continue encore de croire que nous saurons nous sensibiliser au poids et aux politiques du langage, continue de croire que nous nous mettrons à voir, nous aussi, les morceaux de récits qui morcellent les corps de nos pairs, continue de croire qu'un jour, « *obstinément* », nous saurons capter les désirs des romans. J'aimerais, en conclusion, aborder un passage tiré, lui aussi, de *La sainte famille* : quand Paul – un sculpteur dont Anne est amoureuse (ce n'est pas si simple) – s'inquiète pour elle : « *Tes cours ressemblent à tes romans, si je comprends bien. Ce que tu vas leur enseigner est à mon sens très dangereux. En te livrant, tu livres les autres aussi [...]. Tu écris l'autobiographie des autres et tu enseignes ta propre vie, tes symptômes, tes plagiat. Tu leur déballes sans prévenir tous tes fantasmes. Mais tu vas les rendre malades !* » Une projection de fantasmes des uns sur les autres qui se joue dans la réciprocité, et nous sommes toutes et tous complices de ces échanges – chaque étudiant et étudiante rendu malade par un professeur trouvant sa mutuelle, son triste pendant, dans les professeurs et professeures désillusionnés devant la fatalité que nous ne lisons pas nos textes, devant notre mutisme lorsque des blagues sont racontées, devant notre désintérêt partiel pour ce qui nous est enseigné. Écrire est difficilement autre chose qu'une affaire de plagiat et d'autobiographie, et je crois que cette posture, juxtaposée à un espoir difficile à tenir, fait d'Anne Éline Cliche une écrivaine et une enseignante acharnée, difficile. Anne Éline, comme celle qui dit ce qui ne se dit pas, comme celle dont l'œuvre se résume à un seul apprentissage : nous apprendre à lire... je veux dire, vraiment lire.